



naire jusqu'au moment de sa mort, qui arriva bientôt au grand regret de ses nombreux administrés.

Quelques jours après, Napoléon revint à Paris. Ce fut partout des cris de joie et un enthousiasme qui tenaient du délire.

La semaine suivante, la vieille garde, dont il ne se séparait jamais, fit aussi sa rentrée dans la capitale ; elle arriva par la barrière de l'Étoile, et, en tête de cette héroïque phalange, quatre-vingt-dix grenadiers, sur trois rangs, défilèrent au pas accéléré, en portant chacun un des drapeaux pris à l'ennemi ; puis, changeant de direction, ils allèrent déposer dans l'église des Invalides ces trophées enlevés aux Autrichiens et aux Russes.

Nous avons cité plus haut le texte du décret daté du champ de bataille d'Austerlitz, qui assurait de nouvelles récompenses au courage malheureux.

Napoléon, qui déjà disposait des destinées de la France et réglait pour ainsi dire avec l'épée celles de l'Europe, mu sans doute par une des

grandes et sublimes pensées qui lui étaient habituelles, décida, que l'Etat se chargerait d'élever à ses frais les filles, les sœurs et les nièces de ceux que décorait déjà l'étoile de la Légion d'Honneur.

Les enfants des guerriers morts en combattant avec gloire devaient retrouver les soins de la maison paternelle à Ecouen, dans cette antique demeure des Montmorenci et des Condé ; ces héros n'auraient pu lui choisir une plus noble destination.

Habitué à rapprocher de lui toutes les supériorités, n'en redoutant aucune, Napoléon chercha longtemps la personne que son expérience, son nom, ses talents, pouvaient placer à la tête de ce nouvel établissement ; enfin il choisit madame Campan.

Ecouen était à créer tout entier. La nouvelle directrice commença donc ce grand ouvrage, aidée des conseils de l'élève, de l'ami de Buffon, du comte de Lacépède, alors grand-chancelier de la Légion-d'Honneur.

La surveillance qu'exigeaient la santé, l'instruction et jusqu'aux jeux des élèves, les principes religieux qui servent de base à l'éducation, la distribution méthodique et graduelle du temps pour chaque étude spéciale, tous ces soins d'une administration compliquée furent compris par madame Campan avec autant de bonheur que de discernement.

Napoléon, qui descendait si facilement des plus hautes pensées politiques à l'examen des moindres détails, qui inspectait un pensionnat de jeunes filles comme il aurait passé la revue de ses vieux grenadiers, exigea que les réglemens intérieurs de la maison lui fussent soumis auparavant.

Dans le rapport circonstancié que lui adressa madame Campan à ce sujet, il était dit :

— Les élèves entendront la messe tous les dimanches et les jeudis.

Napoléon raya ces derniers mots, et écrivit en marge : *Tous les jours*. Puis il ajouta au bas du rapport : *C'est tres-bien*.

Plus tard, dans une conversation que la directrice eut avec lui pour le même objet, elle lui demanda qu'il fût accordé à son établissement des pompiers.

— Votre surveillance doit suffire, répondit Napoléon.

— Oui, Sire, dans les cas ordinaires ; mais puis-je empêcher le feu du ciel ?

— C'est juste, vous avez raison.

Et Napoléon qui sentait toujours la vérité lorsqu'on savait la lui faire découvrir, arrêta qu'à l'avenir quatre pompiers seraient de garde, jour et nuit, au château.

D'après les réglemens de la maison, chaque élève devait prendre soin d'une compagne plus jeune, et lui tenir, pour ainsi dire, lieu de mère.

Elles ne pouvaient être admises que jusqu'à douze ans ; passé dix-huit, elles retournaient au sein de leur famille, à moins qu'elles ne préférassent être attachées à la maison en qualité de *novices*.

Elles ne sortaient jamais. Une élève *de semaine*, choisie parmi les *grandes*, étaient chargée de montrer l'établissement aux étrangers, quand ceux-ci en avaient obtenu l'autorisation délivrée par le grand-chancelier.

Il ne leur était permis d'écrire qu'à leurs père et mère, à leurs oncles, à leurs tantes et à leurs grands parents. Elles ne recevaient de lettres que des mains de la directrice.

A six heures du matin en été, à sept heures en hiver, la cloche les appelait à l'église, et de là au déjeuner. Alors elles entraient en récréation. A dix heures, elles se rendaient dans leurs classes.

On interrompait l'étude à midi pour faire le second déjeuner, qui ne consistait qu'en un morceau de pain sec : ensuite elles reprenaient l'étude jusqu'à trois heures.

Venait alors le dîner, et la récréation jusqu'à cinq heures, puis les ouvrages à l'aiguille jusqu'à sept. Récréation jusqu'à huit ; souper et prière du soir.

A neuf heures, toutes les élèves étaient couchées. Jamais on ne les laissait seules ou abandonnées à elles-mêmes un moment, ni le jour, ni la nuit ; les dames surveillantes ne les quittaient pas : elles couchaient auprès d'elles dans les dortoirs, où d'autres dames faisaient encore des rondes d'heure en heure. Chacune des élèves marquait son trousseau, confectionnait son ligne ; elles commençaient la journée par faire leur lit.

Pour les études, les élèves étaient distribuées en sections ; chaque section comprenait deux classes : chaque classe était indiquée par la couleur de la ceinture.

Tous les trois mois, les inspections avaient lieu ; et deux fois l'année seulement, sous le nom de *grand concours* présidé par le grand-chancelier, les élèves étaient réunies dans une pièce immense, appelée *salle Hortense*, où des prix et des ceintures nouvelles leur étaient distribuées.

Jusqu'en 1809, l'organisation de l'institution d'Ecouen ne fut que provisoire ; mais au mois de mars de cette année, un nouveau décret rendu par Napoléon l'arrêta définitivement. Il donnait à la rei-

ne de Hollande (la princesse Louis) le titre de protectrice des maisons impériales de la Légion-d'Honneur, et la directrice échangea le sien contre celui de surintendante.

Dans une visite que fit Napoléon aux élèves d'Ecouen, il les trouva réunies dans les classes, s'occupant d'ouvrages à l'aiguille. Après avoir adressé à chacune d'elles un mot obligeant, il demande tout à coup à la jeune Brouard combien elle pensait employer d'aiguillées de fil pour faire une chemise :

— Sire, lui répondit-elle, je n'en emploierais qu'une, si je pouvais la prendre assez longue.

Cette réponse, si juste et si naïve à la fois, valut à la jeune élève une chaîne d'or que l'Empereur lui donna.

Dans son enthousiasme, elle jura de ne s'en séparer jamais.

Six semaines environ après cette visite de Napoléon, qui avait eu lieu dans les premiers jours de janvier 1814, comme il passait par Ecouen pour se rendre au quartier-général, le maître de poste de ce village, qui savait que les élèves attendaient encore les bonbons que l'Empereur leur avait promis l'année précédente pour leurs étrennes (ce maître de poste était un ancien lieutenant de la garde, qui comptait sa fille au nombre des élèves), eut la hardiesse de lui dire :

— Sire, vos petites protégées comptent toujours sur les bonbons de Votre Majesté.

— Ah ! ah ! je m'en souviens, répondit l'Empereur en riant ; eh bien ! je ferai dire à Lacépède de les leur envoyer.

Peut-être y songea-t-il ; mais il est probable que ce furent les Cosaques qui s'en régalerent, car, tout alléchées qu'elles étaient de cette nouvelle promesse, les orphelines de la Légion-d'Honneur ne tâchèrent pas de ces friandises, parce que bientôt après, des fenêtres du château qui leur servait d'asile, elles purent distinguer, dans la plaine qui s'étendait à leurs yeux, les feux des bivouacs russes et prussiens.

Après la Restauration, le grand-chancelier de la Légion-d'Honneur ayant ordonné à la surintendante de la maison royale de Saint-Denis, qui avait remplacé madame Campan, de faire disparaître tout ce qui pouvait rappeler le souvenir de l'*usurpateur*, quelques-unes rendirent les petits cadeaux qu'elles en avaient reçus.

Mademoiselle Brouard garda toujours sa chaîne cachée sur sa poitrine, quoique le règlement défendit aux élèves de porter aucun bijou.

Un jour qu'elle était au bain, une surveillante aperçoit la chaîne et veut la *confisquer*. Dans cette intention, elle ordonne à la jeune personne de la lui livrer.

Celle-ci refuse en objectant qu'elle la tient cachée sous ses vêtements, et qu'ainsi elle n'est pas repréhensible. Une plainte est aussitôt portée, par cette dame, à l'inspectrice générale; nouveau refus de la part de mademoiselle Brouard. Celle-ci la mène à l'instant devant la surintendante; toujours même résistance.

On la menace de faire venir deux hommes de peine pour la déshabiller et lui ôter de force ce qu'elle s'obstine à ne pas donner de gré; mademoiselle Brouard, bien décidée à ne pas obéir, dit que c'est un don de l'Empereur, et qu'elle le conservera malgré tout jusqu'à la mort.

La salle de correction, où elle reste pendant plusieurs jours, ne fait que l'affermir dans sa résolution. Enfin on fait un rapport au grand-chancelier sur la conduite de l'élève, et celui-ci vient à Saint-Denis, où il fait donner rendez-vous à sa mère, madame la baronne Jubé, mariée en secondes noces.

Il ordonne que toutes les personnes de la maison soient rassemblées dans la salle d'inspection, et là, en présence de toutes ses compagnes, il dégrade la jeune coupable, c'est-à-dire lui fait ôter sa ceinture; et puis, dans un discours adressé aux élèves, dans lequel il qualifie *d'insubordination* ce qui n'était qu'un sentiment naturel de reconnaissance, il leur conseille de profiter de la leçon; après quoi madame la baronne Jubé fut engagée à emmener sa fille, qui, à partir de ce jour, ne devait plus faire partie de la maison royale de Saint-Denis.

Ce fut une grande désolation parmi les compagnes de la pauvre Brouard, qui était généralement aimée; toutes aussi s'écrièrent qu'on pouvait les renvoyer en masse, parce qu'elles partageaient les mêmes sentiments; aussi quelque temps après, à la première visite que la duchesse d'Angoulême fit à la maison royale, dont elle voulut être la nouvelle protectrice, n'eut-elle pas l'occasion d'être satisfaite des sentiments que les élèves manifestèrent: les dames ayant ordonné de

crier *vive le roi !* toutes les pensionnaires crièrent *vive l'Empereur !* ce qui justifie en quelque sorte la froideur que cette princesse témoigna toujours à l'établissement de Saint-Denis, et l'enthousiasme que les anciennes élèves manifestaient au seul nom de Napoléon.

L'hiver et le printemps de 1806 se passèrent tout entiers, à la cour impériale, en spectacles, en bals, en fêtes, et surtout en chasses, bien que Napoléon ne fût pas né chasseur : car s'il se livra alors à ce passe-temps aussi souvent qu'il le fit dans la suite, c'était peut-être pour se conformer en tout aux exigences de l'étiquette, qui font de la chasse un royal passe-temps ; d'ailleurs la vénerie impériale était organisée économiquement sous le rapport du personnel, à s'en rapporter à l'état nominatif, qui se composait ainsi qu'il suit, savoir :

Le maréchal Berthier, grand-veneur : M, d'Hanneucourt, commandant de la vénerie ; MM. de Bougars et Caqueray, ses deux lieutenants ; M. de Girardin, capitaine des chasses à tir ; un lieutenant des chasses à tir qui, de plus, était porte-arquebuse de l'Empereur. M. de Beauterne complétait ce qu'on appelait les officiers de la vénerie ; venaient ensuite six capitaines forestiers.

Quand Napoléon allait à une de ses chasses (la chasse au tir par exemple), il partait du palais avec les personnes qu'il avait invitées, le grand-veneur, l'aide-de-camp de service, quelquefois le grand-écuyer, deux pages, Roustan (le mameluck), un des chirurgiens de service par quartier, deux piqueurs des écuries et une demi-douzaine de valets de pied.

La veille, Berthier avait transmis les ordres de l'Empereur au capitaine forestier de la circonscription où il avait dessein d'aller.

Toutes les mesures avaient été prises pour rassembler dans certaines localités le plus de gibier possible.

Les gardes le refoulaient, par des battues continuelles, dans une enceinte que l'on entourait ensuite de poteaux.

Cette enceinte n'avait guère plus d'une lieue carrée de superficie. Quelques heures avant l'arrivée de Napoléon, on traçait dans les bruyères trois petits chemins vulgairement appelés *trottins*, que l'on sablait après les avoir autant que possible nivelés : un pour l'Empereur (celui du milieu), un pour le grand-veneur (celui de la droite), et le troisième (à la gauche de Sa Majesté) pour les personnes auxquelles elle accordait la faveur de chasser et de tirer près d'elle.

Il était facile de prévoir dans les résidences impériales, telles que Fontainebleau, Rambouillet ou Compiègne, que Napoléon allait y venir chasser, par la multitude de gens de toutes sortes, journaliers et paysans du voisinage, qui accouraient de toutes parts pour se mettre volontairement sous les ordres des officiers des chasses.

On affublait chacun d'eux d'une paire de guêtres de buffle qui leur montaient presque jusqu'aux hanches, et pour les faire reconnaître des gendarmes d'élite qui formaient une espèce de cordon autour de l'endroit où la chasse devait avoir lieu, on leur remettait une plaque qu'ils s'agrafaient au bras gauche ; après quoi, armés d'une gaule ou du classique manche à balai, ils étaient placés en rayon et à distance suffisante pour être hors de la vue des chasseurs, afin d'effrayer le gibier qui fuyait à l'approche de l'Empereur, et de le refouler dans les lieux d'où il tentait de s'échapper.

Dans les bois de Versailles, dans la forêt de Saint-Germain, on employait de préférence les soldats de la garnison, que l'on accoutrait et que l'on armait de la même façon.

Ces *rabatteurs* étaient quelquefois en si grand nombre, qu'ils formaient une chaîne et avançaient ainsi au fur et à mesure que Napoléon marchait dans la direction du petit chemin sablé.

M. de Beauterne faisait charger, sous ses yeux, les fusils de l'Empereur, et les remettait au premier page, qui les passait immédiatement à Napoléon ; c'étaient presque toujours des armuriers de la garde qui chargeaient ces fusils concurremment avec les piqueurs et Roustan.

Le devoir des armuriers consistait principalement à s'assurer de l'état du canon et de la batterie de l'arme après le coup tiré.

Napoléon n'aimait pas les fusils à deux coups ; il ne se servait habituellement que de petits fusils simples, à canons courts et très-légers, ayant appartenu à Louis XVI, et auxquels, prétendait-on, ce monarque avait travaillé de ses mains.

L'Empereur tirait mal, parce qu'il se donnait à peine le temps d'ajuster, et qu'il n'appuyait pas bien la crosse à l'épaule. Or, comme il voulait que ses fusils fussent fortement bourrés, il arrivait qu'après la chasse il avait quelquefois l'épaule et le bras meurtris.

L'enceinte de la chasse était ordinairement garnie de filets suspendus à des poteaux de distance en distance. On relançait ainsi dans l'arè-



ne le gibier qui venait se bloquer dans cette espèce de blouse ; à la fin de la chasse, les rabatteurs se rapprochaient en cercle, de manière à emprisonner tout ce qui avait échappé à un véritable massacre, et aux derniers coups de fusil, tout ce qui tombait encore était mis en tas : c'est ce qu'on appelait le *bouquet de chasse*.

Si l'Empereur avait ses ramasseurs, le chasseur avait pareillement les siens. M. d'Hanneucourt, un carnet et un crayon à la main, marchait à la tête des petites voitures en forme de brouettes, traînées par ces ramasseurs et destinées à recevoir le gibier tué. Il inscrivait toutes les pièces et disait à la fin de la chasse :

« Sire, tant de pièces tuées par Votre Majesté, tant par le grand veneur, tant par Messieurs *tel et tel*. »

Le nombre s'élevait quelquefois jusqu'à mille ou douze cents pièces : lapins, lièvres, faisans, cailles, perdrix, etc.

Alors Napoléon faisait lui-même la distribution du gibier qu'il avait tué de sa main. Il faut l'avouer, ces parts étaient souvent expédiées à Paris et vendues.

Les meilleurs fournisseurs des Chevet et des Corcelet de ce temps-là étaient de hauts dignitaires à grosses épaulettes, grands calculateurs, s'il en fut, et auxquels les marchands de comestibles payaient à beaux derniers comptants le gibier dont l'Empereur leur faisait cadeau pour décorer leurs tables.

Napoléon n'était pas heureux à la chasse : une fois il fit éclater un fusil dans ses mains ; un autre jour, en visant un sanglier avec sa carabine, il alla blesser très grièvement à la cuisse un pauvre diable



de valet de la vénerie ; enfin, une autre fois, le maréchal Masséna et Berthier marchaient en avant et non loin de Napoléon : une compagnie de perdrix part, l'honneur du premier coup de fusil appartient à l'Empereur : il tire, et Masséna reçoit dans l'œil un plomb écarté ; on s'empresse pour lui porter secours ; Napoléon s'écrie :

— Berthier ! ces vous qui venez de blesser Masséna !

Le grand-veneur s'en défend, l'Empereur insiste, Berthier se tait, et chacun rentre de très-mauvaise humeur. Aussitôt arrivé à la Malmaison, Napoléon mande l'aide-de-camp de jour.

— Partez sur-le-champ pour Paris, et dites à Larrey d'aller à Rueil sans perdre un moment, parce que Masséna est malade : il lui remettra en même temps ce billet.

L'ordre est exécuté. Larrey arrive à Rueil :

— Monsieur le maréchal, l'Empereur vient de me faire dire que vous étiez indisposé ; j'arrive...

— Parbleu ! il le sait bien, voyez !

— Ce n'est pas dangereux monsieur le maréchal ; cependant l'œil me paraît bien malade.

— Est-ce que je deviendrai borgne ?

— Je ne dis pas cela, mais il faut beaucoup de soins. A propos, Monseigneur, j'oubliais de vous remettre ce billet de la part de Sa Majesté.

— Lisez, mon cher Larrey, car je n'y vois pas du tout.

Et Larrey ayant fait sauter le cachet, lut à haute voix :

« Mon cousin, aussitôt que votre santé vous le permettra, vous partirez pour aller prendre le commandement en chef de l'armée de

« Portugal. Et sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et  
« digne garde.

« NAPOLÉON. »

— Le diable d'homme ! s'écria Masséna avec un sourire qui dé-  
uisait mal sa joie, il faut toujours qu'il vous jette de la poudre aux  
yeux !

Telle fut la véritable cause pour laquelle Masséna devint borgne  
et commanda en chef l'armée de Portugal.

En revanche dans une autre circonstance, Napoléon fut assez  
heureux pour sauver la vie à un enfant. Il chassait le daim dans les  
bois de Ville-d'Avray.

La meute renverse, en se précipitant, une petite fille qui portait  
dans ses bras un enfant de six mois ; la vie de la petite fille et  
celle de l'enfant étaient en grand péril : Napoléon se jette à bas de  
son cheval, se précipite aux milieu des chiens, ramasse l'enfant et le  
remet sain et sauf dans les bras de sa mère.

Lorsque l'Empereur chassait le cerf ou le sanglier, il partait à la  
pointe du jour.

Le prince de Neufchâtel indiquait à l'avance le rendez-vous de  
chasse aux personnes que Napoléon avait désignées pour chasser  
avec lui.

Rien ne distinguait le costume de l'Empereur de celui du plus  
simple piqueur si ce n'était la chapeau qui était le même que celui  
qu'il portait habituellement, et qui, par conséquent, était tout  
uni.

Quelquefois il endossait par dessus son habit de chasse une re-  
dingote bleue ou d'un gris de fer très-foncé ; mais alors il fallait qu'il  
fit très-froid ou qu'il plût beaucoup.

Quant aux princesses et aux dames qui l'accompagnaient, elles  
partaient du rendez-vous général en calèche à quatre cheveaux (l'Im-  
pératrice seule en avait six à la sienne). Leur costume était une élé-  
gante amazone bien-clair ou verte, avec une toque surmontée d'une  
plume blanche ou noire.

A l'une de ces grandes chasses à laquelle l'Impératrice assistait  
c'était à Fontainebleau), le cerf poursuivi par l'Empereur, étant venu  
se jeter sous les roues de la calèche de Joséphine, cet asile le sauva :

l'Impératrice, touchée des larmes de la pauvre bête, la prit sous sa protection.

— Bonaparte, dit-elle à Napoléon, qui, ayant suivi le cerf de très-près, était arrivé presque aussitôt que lui, je te demande sa grâce, ne le tue pas : il est si beau !

L'Empereur ayant ordonné qu'on l'épargnât, l'Impératrice, enleva de ses épaules une très-belle chaîne d'or, et voulut qu'elle fût mise au cou du cerf.

— Au moins, dit-elle, ceci attestera son inviolabilité et le protégera contre les chasseurs.

— Contre les chasseurs, soit ! reprit Napoléon en souriant : mais contre les voleurs, je ne t'en répons pas. Je parie que la bête n'existera plus demain.

Aux grandes chasses de Rambouillet, le rendez-vous était toujours à l'étang de la Tour, où un riche pavillon, magnifiquement décoré, était préparé.

En conséquence, on dressait deux tables pour le déjeuner : la première pour l'Empereur, l'Impératrice et les personnes qui étaient invitées (les dames suivant la chasse l'étaient toujours de droit) ; et la seconde pour les officiers supérieurs de la vénerie et de la maison civile et militaire.

Les piqueurs, les valets de pied et les gendarmes d'élite qui avaient suivi la chasse se tenaient en dehors de cette tente. Le repas durait peu comme toujours.

Napoléon essaya une seule fois d'une chasse au faucon dans la plaine de Rambouillet. Cette chasse n'avait été commandée que pour mettre à l'essai la fauconnerie que son frère Louis, roi de Hollande lui avait envoyée en présent. Cette chasse ne lui plut pas et la fauconnerie de Hollande fut partagée entre le Jardin-des-Plantes et la ménagerie de la Malmaison.

A la même époque il y eut dans la forêt de Compiègne une grande chasse au sanglier, à laquelle il invita l'ambassadeur de la Porte, tout récemment arrivé à Paris.

L'Excellence turque suivit la chasse sans qu'aucun muscle de son visage annonçât l'impression que lui causait ce genre de divertissement. La bête ayant été forcée, Napoléon fit présenter un de ses fusils à l'ambassadeur, pour qu'il eût l'honneur de tirer le premier ; mais il

s'y refusa, ne concevant par sans doute le plaisir qu'on pouvait trouver à tuer à brûle-pourpoint un pauvre animal épuisé, et à qui il ne restait pas même la ressource de fuir pour se défendre.

Au commencement de 1813, on fit remarquer à Napoléon qu'il n'était jamais allé aussi fréquemment à la chasse.

— Il faut bien, répondit-il, que je me donne du mouvement et que les journaux en parlent, puisque messieurs les Anglais répètent tous les jours dans leurs pamphlets que je ne puis plus remuer et que je ne suis bon à rien. Patience! lorsque j'aurai rejoint mon quartier-général, je leur ferai bien voir que je suis aussi sain de corps que d'esprit.

## CHAPITRE XXX.

---

### **Combats de Pultusk et de Golymin. — Bataille d'Eylau.**

Instruit du refus du roi de Prusse de ratifier la convention de Charlottenbourg l'empereur décide de se mettre à la tête de ses troupes en Pologne.

Des conscrits, devançant l'âge prescrit par la loi, se pressaient de contracter des engagements volontaires. Des compagnies de jeunes gens, qui s'équipaient et se montaient à leurs frais, se formaient à Mayence.

Ceux qui voulaient arrêter l'élan populaire, et il s'en trouvait jusque dans les camps, exagéraient les souffrances des troupes dans une campagne d'hiver et à travers des routes affreuses. Il est vrai que les soldats marchant constamment dans l'eau et la boue, quelques-uns

d'entre eux murmuraient hautement. Certains généraux, soit par erreur, soit à dessein, représentèrent quelques expressions d'humeur passagère comme les symptômes d'un mécontentement général. A son arrivée à Posen, Napoléon reçut plusieurs rapports contenant des paroles d'alarme sur le découragement des troupes.

— Leur avez-vous parlé de l'ennemi ? dit-il à ses généraux. Sont-elles sans élan quand elles l'aperçoivent ?

— Non, Sire.

— J'en étais sûr, mes troupes sont toujours les mêmes.

Puis il dit à Rapp :

— Je vais les réveiller.

Et il dicta la proclamation suivante :

« Quartier-général de Posen, le 2 décembre.

« SOLDATS !

« Il y a aujourd'hui un an, à cette heure même, que vous étiez sur le champ de bataille d'Austerlitz. Les bataillons russes épouvantés fuyaient en désordre, ou enveloppés, rendaient les armes à leurs vainqueurs. Le lendemain, ils firent entendre des paroles de paix ; mais elles étaient trompeuses : à peine échappés, par l'effet d'une générosité peut-être condamnable, aux désastres de la troisième coalition, ils en ont ourdi une quatrième ; mais l'allié sur la tactique duquel ils fondaient leur principale espérance, n'était déjà plus : ses places fortes, ses capitales, ses magasins, ses arsenaux, deux cent quatre-vingts drapeaux, sept cents pièces de bataille, cinq grandes places de guerre sont en notre pouvoir.

« L'Oder, la Wartha, les déserts de la Pologne, les mauvais temps de la saison, n'ont pu vous arrêter un moment ; vous avez tout bravé, tout surmonté ; tout a fui à votre approche. C'est en vain que les Russes ont voulu défendre la capitale de cette ancienne et illustre Pologne. L'aigle française plane sur la Vistule. Le brave et infortuné polonais, en vous voyant, croit revoir les légions de Sobieski, de retour de leur mémorable expédition.

« Soldats, nous ne déposerons pas les armes que la paix générale n'ait assuré la puissance de nos alliés, n'ait restitué à notre commerce sa sûreté et ses colonies. Nous avons conquis, sur l'Elbe et sur l'Oder, Pondichéry, nos établissements des Indes, le cap de Bonne-Espérance et les colonies espagnoles. Qui donnerait aux Russes le droit de ba-

lancer les destins ? Qui leur donnerait le droit de renverser de si justes desseins ? Eux et nous, ne sommes-nous plus les soldats d'Austerlitz ? »

Cet appel de l'empereur à ses soldats eut un effet prodigieux. Non-seulement sur la Vistule, mais dans toute l'Allemagne, l'enthousiasme des soldats fut porté à son comble.

Tous demandaient à marcher, à combattre. Les corps stationnés en arrière brûlaient de traverser l'espace qui les séparait du quartier général ; et ceux qui étaient auprès de l'empereur ne sentaient ni les fatigues ni les privations. Napoléon avait raison de le dire : ses soldats étaient toujours les mêmes ; il n'y avait changé que quelques généraux.

Avant d'arriver à Posen, Napoléon avait reçu la réponse du roi de Prusse : c'était un refus de ratification. Par une convention signée à Grodno, ce prince venait de resserrer ses liens avec la Russie. Napoléon s'attendait à ce résultat ; cela ne modifiait en rien son plan de campagne.

Sur ces entrefaites, une députation des Polonais était venue à sa rencontre. Dès qu'ils avaient vu les Français atteindre leur territoire, ils saluèrent leur venue comme l'annonce d'une prochaine délivrance.

En présentant à Napoléon leurs vœux et leurs hommages, ils lui rappelèrent leurs malheurs, l'envahissement et le partage de la Pologne, et le supplièrent de proclamer, l'indépendance de leur patrie.

L'empereur fit entendre des paroles d'encouragement et d'espérance, mais non des promesses positives. Il y avait trop d'intérêts engagés dans cette question, et ce prononcer ouvertement eût été appeler de nouveau l'Autriche dans la coalition.

Déjà cette puissance montrait assez de mauvais vouloir, faisant des armements considérables sur les frontières de la Bohême, et réunissant des magasins et des troupes sur les flancs de l'armée française. Il était évident que sa politique allait suivre les chances de la fortune.

Napoléon le savait, et il eut peut-être le tort de conserver des ménagements.

Le rétablissement du royaume de Pologne forçait à se prononcer un ennemi caché et assurait à la France des alliés dévoués dans une population nombreuse et guerrière.

C'était en même temps un acte de morale et de haute politique. C'était d'ailleurs continuer une grande pensée conçue par Napoléon et réalisée par la confédération du Rhin ; c'était rétablir une nationalité puissante qui devait être pour la France un constant appui.

Missionnaire armé des peuples, Napoléon pouvait braver la coalition des rois. Malheureusement, peut-être, se souvint-il qu'on l'accusait, même en France, de provoquer des guerres : il ne voulut pas donner de nouveaux prétextes à de malveillantes insinuations.

Cependant, malgré le vague et l'indécision de ses promesses, à son arrivée à Posen, il fut reçu avec un enthousiasme frénétique. La population accourue à sa rencontre le fit passer sous quatre arcs de triomphe qui rappelaient ses plus belles victoires, et dont l'un portait pour inscription : *Au libérateur de la Pologne.*

Il était accompagné d'une garde d'honneur polonaise conduite par le général Dombrowski. Le comte palatin Radziunski, à la tête des sénateurs de la Grande-Pologne, lui adressa un discours qui se terminait par ces paroles :

« La nation polonaise, gémissant encore sous le joug des nations germaniques, prie humblement et implore le très-auguste empereur, notre gracieux seigneur, qu'il daigne faire renaître la Pologne de ses cendres. »

Napoléon répondit par des assurances de sympathie, sans plus s'engager.

A Varsovie, lorsque Murat et Davoust y entrèrent, riches et pauvres coururent au-devant d'eux, offrant leurs trésors, leur influence, leurs bras et leur sang pour contribuer au rétablissement du royaume de Pologne.

La ville prit un air de fête. Partout les Français étaient salués comme des libérateurs ; les habitants se croyant déjà délivrés du joug de l'étranger, avaient repris leur ancien costume ; les légions polonaises se formaient ; douze mille habitants de la Volhynie et de la Lithuanie se joignirent à elles.

Jamais plus belle occasion ne s'offrit de réparer une grande injustice. Mais ce fut une des fatalités de Napoléon de ménager constamment l'Autriche.

Le séjour de l'empereur à Posen fut encore signalé par la conclusion d'un traité de paix avec la Saxe. L'électeur accédait à la



confédération du Rhin, et recevait le titre de roi. Son contingent était de vingt mille hommes.

Napoléon fit son entrée à Varsovie le 19 décembre. Déjà les forces ennemies étaient en présence. La première armée russe, forte de cinquante-cinq mille hommes sous le commandement de Beningsen, avait évacué Varsovie à l'approche des Français ; une seconde armée de trente-six mille hommes, sous Buxhœveden, s'avancait sur la Narew pour se réunir à la première sous le commandement du feld-maréchal Kaminskoy ; enfin, une réserve de quarante mille hommes se formait sur le Niémen.

Quinze mille Prussiens, sous Lestocq, se tenaient entre Graudentz et Thorn, et cinquante mille hommes étaient répartis dans différentes places, depuis Dantzig jusqu'à Kœnigsberg.

Les armées françaises répandues dans la Prusse royale, la Silésie, la Poméranie et sur les bords de la Vistule, présentaient un effectif de deux cent mille hommes, dont cent dix mille sous les ordres immédiats de l'empereur.

Ceux-ci entrèrent aussitôt en campagne : Napoléon prenait l'offensive pour éloigner les Russes de la Vistule, sur laquelle l'armée française était trop resserrée. Partout il fut admirablement secondé.

Les Russes reculèrent sur toute la ligne, non sans une résistance opiniâtre ; les Français s'établirent entre la Vistule et le Bug, Davoust poussa jusqu'à la Narew et atteignit les bords de la Wkra.

Mais Beningsen, parvenu à Ostrolenka, fut informé de l'approche de Buxhœveden, revint sur ses pas et reprit l'offensive avec cent

# NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

# NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

---

**5<sup>e</sup> EDITION**

---



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS